



Paris, le 29 juin 2015

Tribune du professeur de philosophie

La formule de Pindare citée dans la tribune philosophique recèle un tel pouvoir de séduction qu'au lieu d'y être entendue à partir du propos qui la précède, elle en écarte immédiatement le sens au profit d'un autre trop bien connu. Le sens bien connu : « réalise toi », « dépasse toi », « libère-toi », « va au bout de tes envies et de tes rêves », etc. Plutôt que d'inviter à relire attentivement la première tribune et son avenant, en voici une deuxième, faisant écho avec la dernière réunion du comité Ethique et Scientifique de la Fondation Potentiels & Talents.

La formule de Pindare a été rendue célèbre en l'état par Nietzsche. Il s'y réfère souvent ainsi dans son œuvre. Mais dans le poème lyrique original d'où il l'a extraite, la formule s'accompagne d'une précision qui éclaire son sens : « Deviens ce que tu es en l'apprenant ».

Apprendre, ici, traduit le verbe grec *manthano*. Cela a son importance. En grec ancien, apprendre se disait au moins de deux manières : soit *didasco*, soit *manthano*. Le premier verbe a donné les mots « autodidacte » (qui s'informe lui-même), « didactique » (propre à informer), mais aussi « dogme » (information, idée, reçue). En ce sens, ce qui est appris est appris parce que reçu et admis.

Le second verbe a donné le mot « mathématique ». Ce qui est mathématique ne s'apprend pas par information – même si je fais l'effort de m'en informer moi-même –, ni par ouï-dire. Que la somme des angles d'un triangle soit égale à deux angles droits ou que la diagonale d'un carré soit la ligne sur laquelle s'obtient le carré ayant le double de sa surface (cf. *Menon* de Platon), cela s'apprend par soi-même, c'est-à-dire par l'intermédiaire d'un travail d'éclaircissement que chacun doit faire lui-même pour que sorte de l'obscurité et devienne clair ce dont il est question. En ce sens, ce qui est appris est appris parce que compris. Sans doute puis-je facilement répéter que la surface d'un triangle est égale à la moitié du produit de sa base par sa hauteur et donc dire que je l'ai appris, parce qu'on me l'a dit ou que je m'en suis informé. Mais il est clair alors que je ne le comprends pas. Ce qui est mathématique est déjà présent sous nos yeux, mais pour ainsi dire avec tant d'éclat et d'évidence qu'il faut faire un effort de recul pour se le mettre devant les yeux.

Il n'y a pas seulement les nombres et les figures géométriques qui s'apprennent mathématiquement, mais tout ce qui est déjà présent avant même que nous le sachions explicitement.

C'est pourquoi la formule pindarique prescrivant d'apprendre ce que je suis m'y invite mathématiquement : deviens ce que tu es en l'apprenant non pas didactiquement (en t'informant), mais mathématiquement (en travaillant à le mettre en lumière). La formule enjoint de faire l'effort d'éclaircir notre être pour qu'il sorte de l'obscurité et se découvre en toute clarté. Dans le poème lyrique, Pindare loue les qualités de Hiéron, vainqueur à la course de char, par ailleurs tyran de Sicile. Replacée dans son contexte, la formule s'oppose aux flatteurs et aux détracteurs qui lui font bonne ou mauvaise réputation. Elle lui enjoint de ne pas donner crédit à ce que les autres disent de lui. Ne t'en préoccupe pas, dit la formule, deviens ce que tu es en l'apprenant par toi-même.

Le mythe d'Œdipe est tout entier transis par cette manière caractéristique d'apprendre la vérité par soi-même. Œdipe sait (par ouï-dire) qu'il doit tuer son père et épouser sa mère, mais il ne sait pas qu'il a été adopté. Fuyant donc la prédiction, elle se réalise : il s'éloigne de ses parents adoptifs, va droit vers ses vrais parents, comme l'irréparable, devient roi de la cité de Thèbes à la place de son père et épouse sa mère dont il aura quatre enfants. Comme la peste s'abat sur la ville, sanction divine du double crime dont il est à son insu l'auteur, il cherche le criminel. Il le cherche sans relâche ne sachant pas l'horreur qui l'attend. Les quelques rares au courant de la vérité ont beau le dissuader de chercher plus avant, il ne s'en laisse pas compter. Peu importe ce qui adviendra, il faut qu'il sache vraiment. Lorsque la vérité éclate, la violence de sa lumière est telle qu'il se crève les yeux. Il est devenu ce qu'il est : un monstre.

Devenir ce que nous sommes, c'est arriver à le voir en toute clarté, le reconnaître sans échappatoire, le sortir de l'obscurité en l'amenant en pleine lumière. Car si je ne sais pas vraiment ce que je suis, je ne le suis pas encore vraiment. Si je ne comprends pas ce que je suis, je suis autre que ce que je suis, je me prends pour ce que je ne suis pas. Tel est le sens de la formule pindarique qui consonne avec celle de Socrate : « connais-toi toi même ».

Évitons une erreur : il s'agit moins de savoir *qui* je suis, que *ce que* je suis : un être humain. Je suis un être humain, non pas un dieu ou une déesse (Pindare, dans un autre poème lyrique, dit aussi : « Cesse d'aspirer, ô mon âme, à la vie immortelle, aie plutôt recours à tous les moyens possibles de la mener à bien »). Être humain ne va de soi, mais exige un travail, un travail de reconnaissance qui ne cesse pas, tant menace en permanence le risque de dérapage. Aucun autre être n'a à savoir ce qu'il est pour l'être. Un caillou, un arbre, un oiseau, un triangle n'ont pas à reconnaître ce qu'ils sont pour l'être. Ils le sont déjà entièrement. Ils ne risquent pas de devenir autre, ni de se prendre pour ce qu'ils ne sont pas. Ils ne peuvent devenir des monstres parce qu'ils n'en sont pas. L'être humain a à devenir humain, c'est-à-dire à reconnaître ou comprendre qu'être humain c'est le reconnaître et le comprendre. Et le comprendre non pas une bonne fois pour toute, mais à chaque instant.

Bref, la formule de Pindare n'a rien à voir avec le libéralisme et la compréhension de la liberté qu'il draine avec lui. Il ne s'agit pas de se libérer, de faire ce qu'on veut, d'aller au bout de ses capacités en se lâchant ou en s'éclatant, comme on dit, mais bien au contraire, de devenir humainement, et donc humblement, ce que nous sommes en le comprenant. Une telle humilité n'est pas écrasante si elle est comprise, mais bel et bien libératrice. Libératrice non pas au sens où elle affranchie de toute limite, mais, bien au contraire, au sens où elle me rapproche de moi-même, c'est-à-dire m'élève ou me hisse jusqu'à l'être que je suis en me liant à lui, en le faisant mien.

Cette mise au point étant faite, qu'en est-il maintenant de ceux que l'on appelle hauts potentiels ? Il ne s'agit pas pour eux de se réaliser, de libérer leur potentialité et de la faire ainsi passer à l'acte, mais de se hisser jusqu'à eux-mêmes, c'est-à-dire de devenir le potentiel qu'ils sont. Or, le devenir, pour eux qui vivent dans un environnement déjà hostile à l'épanouissement de chacun, est une tâche plus difficile, plus risquée, plus fortement menacée encore. L'Éducation Nationale vise l'intégration de tous les potentiels, qu'ils soient hauts ou non, afin que, par leur action, ils soient utiles à la société. Mais il ne s'agit pas que les hauts potentiels soient utiles à la société. Il s'agit qu'ils s'épanouissent entièrement ; cet épanouissement ne s'obtenant pas en leur permettant de réaliser ou d'actualiser leur potentialité, mais en leur permettant de la reconnaître. Or, une fois de plus, il est plus difficile et risqué d'y arriver pour eux que pour les autres parce qu'ils sont plus exposés.

Mais alors quel sens y a-t-il à soutenir les écoles qui se chargent d'aider les hauts potentiels, si elles ne visent pas elles aussi, comme l'Éducation Nationale, à les faire rentrer dans l'ordre ? Peut-être répondrons-nous dans une prochaine tribune.

Éric Solot,
Membre du Comité Ethique & Scientifique
et du Comité de Gestion de la Fondation